

ORNELLA DELL'ORO

CE QUE LES
AUTRES VOIENT

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042536336

Dépôt légal : octobre 2026

La beauté est dans les yeux de celui qui regarde.
Johann Wolfgang Goethe

Préface

Il est des histoires qui commencent par un murmure, une sensation diffuse, une question qui flotte dans l'air avant même d'être formulée. Celle d'Adelaide Pochiatti est de celles-là. Elle débute dans le silence d'une maison trop grande, sous le poids d'un passé qui refuse de se taire, et dans le regard d'un village qui sait tout de vous, sauf peut-être ce qui compte vraiment.

Bellano. Un nom qui sonne comme une promesse de beauté, mais qui recèle aussi les ombres de secrets bien gardés, de non-dits qui s'accumulent comme la poussière sur les meubles anciens. C'est dans ce décor familial et pourtant étranger qu'Adelaide a grandi, portant sur ses épaules le poids d'une absence, d'une réputation qui la définit et d'un corps qu'elle peine à habiter.

Ce roman est le récit d'une métamorphose. Non pas celle, spectaculaire et immédiate, que promettent les publicités tapageuses, mais une transformation lente, laborieuse, faite de détours, de faux pas et de petites victoires arrachées à la vie.

C'est l'histoire d'une femme qui, après avoir tenté de fuir sa propre peau, apprend à l'habiter, à la reconnaître, à l'aimer enfin. Un cheminement où les apparences se révèlent trompeuses, où les silences parlent plus fort que les mots, et où la véritable force naît souvent de la vulnérabilité.

À travers le parcours d'Adelaide, nous explorons les méandres de l'identité, la complexité des liens familiaux, la quête d'une place dans un monde qui nous juge autant qu'il nous façonne. Nous découvrons comment les secrets du passé, tels des fils invisibles, tissent la trame de nos vies, et comment, parfois, il suffit d'un regard, d'un geste, d'une parole inattendue, pour que tout bascule.

Ce livre est une invitation à regarder au-delà des apparences, à écouter les murmures de notre propre histoire, et à croire que même après les plus grandes tempêtes, il est possible de trouver un rivage, un port, une maison où l'on se sent enfin chez soi.

C'est une ode à la résilience, à la force tranquille qui se niche au cœur de chacun, et à cette capacité singulière que nous avons,

parfois, de nous réinventer, non pas en effaçant notre passé, mais en l'intégrant, en le comprenant, en le rendant enfin nôtre.

Plongez dans l'univers d'Adelaide, et laissez-vous porter par la douceur et la profondeur de son cheminement. Vous y trouverez peut-être un écho de vos propres luttes, de vos propres espoirs, et la promesse qu'il n'est jamais trop tard pour commencer à respirer.

Bonne lecture.

Avant-propos

On ne voit jamais le moment exact où une vie bascule. Ça commence par une nuance, un détail qu'on croit insignifiant : un mot, un regard, une couleur qui manque. Plus tard seulement, on comprend que tout avait déjà commencé là, dans ce presque rien qui change la trajectoire d'un corps, puis d'une pensée. Ce livre raconte ce glissement. Il ne cherche pas à expliquer, seulement à suivre ce qui, un jour, a commencé à bouger en silence – comme le lac, quand un frémissement minuscule trahit une profondeur qu'on ne voulait plus regarder.

Chapitre 1

À Bellano, sur la rive orientale du lac de Côme, on savait qui vous étiez avant même de vous serrer la main.

Les réputations circulaient comme un courant d'air : elles glissaient sous les portes, frémissaient derrière les rideaux, se faufilaient entre les volets entrouverts.

Les yeux du village – innombrables, vigilants – observaient tout.

Les murmures, eux, ne s'arrêtaient jamais.

Ils formaient une rumeur continue, une sorte de loi tacite qui dictait ce qu'il fallait être, comment se tenir, quel rôle jouer sur la scène du village.

Adelaide avait grandi dans ce bruit constant.

On lui renvoyait son nom comme une image préfabriquée, une étiquette collée sur la peau, un masque social qu'elle n'avait jamais choisi.

Pour beaucoup, elle n'était qu'une silhouette dans la prison des apparences, un personnage assigné d'avance, sans que personne ne cherche à savoir ce qu'il y avait derrière.

Une nouvelle coiffure, un achat, une visite chez le médecin : tout était su avant qu'elle n'ait franchi le seuil de sa maison.

Au marché, les commentaires des voisines tombaient comme des pièces dans une fontaine – un geste automatique pour marquer leur place, rappeler qu'elles savaient, qu'elles voyaient.

Adelaide hochait la tête, habituée malgré elle à déceler derrière chaque sourire l'ombre du jugement, une curiosité masquée, parfois une pression à peine voilée.

Elle encaissait, oui, mais sans comprendre comment se protéger de cet étouffement quotidien, de cet isolement qui la séparait des autres autant qu'il la maintenait sous leur regard.

Ce matin-là, en traversant le salon, elle fit glisser son doigt le long du cadre de la photo de Giovanna, sa mère, remarquant qu'il était légèrement de travers.

Agata, la gouvernante, l'avait posé là. *Pour ne pas l'oublier*, avait-elle dit, comme si l'oubli était une option à Bellano.

Sur le cliché, sa mère restait une silhouette élégante, au teint pâle et au sourire retenu comme si la joie devait s'excuser d'exister.

Il y avait vingt ans d'écart entre Giovanna et Alberto, le père d'Adelaide ; un détail que le village avait soigneusement rangé sous le tapis, tant que les apparences demeuraient impeccablement repassées.

Adelaide se la représentait souvent, Giovanna, le regard accroché aux jeux des enfants sur la place, le désir d'une maternité contrarié par le silence obstiné de son corps. On parlait alors de « fatigue » ou de « chaleur », autant de manières élégantes d'éviter de nommer ce qui faisait vraiment mal.

Puis la grossesse était arrivée, fragile et lumineuse, comme une bonne nouvelle en retard. Et, l'histoire familiale s'était refermée brusquement : Giovanna était morte en couches au moment même où Adelaide poussait son premier cri.

Agata fut l'une des premières à franchir la porte ce jour-là.

Ancienne camarade d'école de Giovanna, elle n'était alors qu'une femme parmi les autres, venue prêter main-forte comme on le fait à Bellano quand la vie bascule.

Depuis un bon moment déjà, elle entretenait la maison des Pochiatti, un travail modeste qu'elle accomplissait avec une minutie bienveillante. Elle avait pour Giovanna une affection discrète, presque sororale, née de leurs années d'adolescence partagées.

En voyant Alberto debout dans le couloir, le visage défait et un nouveau-né dans les bras, elle n'eut pas besoin de mots. C'est elle qui fit chauffer l'eau, prépara la chambre et posa cette main ferme sur l'épaule d'Alberto pour l'empêcher de s'effondrer.

Revenue le lendemain sans qu'on l'ait appelée, elle avait accepté la place de gouvernante qu'Alberto lui offrait. Une promotion silencieuse, accordée non par charité, mais parce qu'il avait confiance en sa capacité à aimer l'enfant avec la même loyauté silencieuse que sa mère. Elle avait pris sa place sans bruit, veillant et rangeant, laissant, dans chacun de ses gestes un vestige de la présence de Giovanna.

Pendant ce temps, au-delà des murs, le village commentait la tragédie avec cette compassion mesurée qui permet de tout dire sans avoir l'air de juger. Les femmes, derrière leurs lunettes de soleil, essuyaient des larmes discrètes pour ne pas embarrasser Alberto.

Lui avançait comme un homme dédoublé, hanté par une question qui ne cessait de le poursuivre : comment continuer à porter une vie quand une autre vient de s'effondrer entre vos mains ? D'autant que la réputation des Pochiatti les précédait toujours d'un pas.

À Bellano, ce nom – qui en italien signifie ironiquement « peu d'actes » – imposait le respect dû aux « gens sérieux ».

Notaire de métier, Alberto n'avait pas besoin de hausser la voix ; son silence valait approbation et son haussement de sourcils, verdict sans appel. Il portait cette reconnaissance sociale comme un manteau trop lourd, avec la résignation de ceux qui héritent d'un rôle comme on hérite d'une argenterie.

Pourtant, derrière cette façade de rigueur, l'homme restait maladroit.

Ses plaisanteries tombaient souvent à plat, lancées comme des cailloux dans l'eau pour sonder la présence d'un écho. C'était sa manière de dire ce qu'il n'arrivait pas à formuler.

Et malgré ces gaucheries, quelque chose de solide se construisait entre lui et sa fille : un lien fait de petites attentions, de silences partagés, d'une affection sincère, mais un peu bancale.

Adelaide ne possédait aucun souvenir propre de ses premiers jours, mais elle avait fini par faire sien le récit qu'Agata lui avait tant de fois répété : celui de sa première nuit seule avec Alberto.

Elle imaginait son père veillant à tâtons dans la pénombre, apprivoisant doucement ce poids minuscule qu'elle était alors, lui parlant à voix basse pour conjurer le silence de la maison.

Plus tard, il avait inventé des rituels pour colorer les instants qu'ils partageaient : une règle pour rendre le goûter solennel ou une consigne farfelue pour transformer l'ordinaire en cérémonie.

Agata, de son côté, savait se tenir à l'écart de ces éclats timides, laissant au père et à la fille l'espace nécessaire pour inventer leur propre langage.

Longtemps, cette présence paternelle avait suffi à Adelaide, jusqu'à ce que le regard du village lui rappelle que tout ce poids – le nom, la photo, les commérages – ne disparaîtrait jamais vraiment.

Elle apprit alors à porter ce passé comme on porte un vêtement trop grand : en ajustant les manches, en repliant l'ourlet, en s'arrangeant pour que rien ne traîne au sol.

Le basculement définitif – elle ignorait encore qu'il y en aurait de bien pires – survint un soir d'hiver.

En lui apportant une tisane qu'il n'avait jamais réclamée, elle remarqua la main de son père, immobile sur le dossier du fauteuil, suspendue comme au milieu d'un geste.

Vingt ans après Giovanna, alourdi par cette tristesse tenace devenue chez lui une locataire impossible à déloger, Alberto avait choisi de tirer sa révérence.

Une disparition sans éclat, presque polie, à son image.

Debout près du corps immobile de son père, Adelaide sentit le choc la traverser comme une vague froide, suivi d'un silence épais qui semblait coller aux murs autant qu'à sa peau.

Elle resta longtemps figée près du fauteuil, incapable de comprendre comment un geste interrompu pouvait suffire à faire basculer une vie.

Désormais, la maison lui paraissait immense et étrangère. Chaque pièce résonnait d'un vide différent : l'absence de son père avait laissé derrière des poches d'air immobiles.

Adelaide avançait dans cet espace avec la prudence de quelqu'un qui craint de déranger un silence ancien, consciente que rien, désormais, ne viendrait amortir sa solitude.

Heureusement, Agata demeurait une présence stable dans le vacillement.

Dans la cuisine, le soin qu'elle mettait à disposer les couverts avec une attention silencieuse, disait tout ce qu'elle n'exprimait jamais : une tendresse silencieuse offerte à Adelaide, désormais orpheline.